

« IL FAUT ÊTRE ABSOLUMENT MODERNE »

Regards croisés de Chateaubriand et Mme de Staël à l'aube du XIX^e siècle

« La littérature qui exprime l'ère nouvelle, n'a régné que quarante ou cinquante ans après le temps dont elle était l'idiome. Pendant ce demi-siècle elle n'était employée que par l'opposition. C'est madame de Staël, c'est Benjamin Constant, c'est Lemercier, c'est Bonald, c'est moi enfin, qui les premiers avons parlé cette langue. »

Chateaubriand⁽¹⁾

Arthur Rimbaud, dans les dernières pages d'*Une saison en enfer*, écrit ce commandement : « Il faut être absolument moderne »⁽²⁾. Phrase désormais célèbre, hymne de la modernité littéraire, dont on peut trouver l'héritage auprès d'avant-gardes du XX^e siècle. Refusant le passé, ou plus exactement, s'attachant au moment présent, dans sa qualité essentielle, fugace, le moderne, depuis Baudelaire, et au travers d'un *passant considérable* comme Rimbaud, est lié à la *mode*, et repousse la tradition. Il s'attache à la sensation du *hic et nunc*.

On dirait, en ce sens : Chateaubriand et Mme de Staël ne sont pas modernes. Antérieurs à Baudelaire, ils sont relégués dans ce que nous appelons *tradition*.

Mais, comme le montrent Curtius, puis Jauss, la notion même de modernité apparaît bien avant Baudelaire. Pour Ernst Robert Curtius, tout d'abord, il s'agit d'une constante, pour ainsi dire d'un *topos* littéraire, dès l'Antiquité :

Les écrivains « classiques » sont toujours les « anciens ». On peut voir en eux des modèles, ou bien les rejeter parce qu'ils sont dépassés, et alors surgit une « Querelle des anciens et des modernes ». C'est un phénomène constant de l'histoire et de la sociologie littéraires. À Alexandrie, Aristarque opposait à Homère les « modernes » (νεώτεροι). À ceux-ci appartenait Callimaque, qui

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, t. I, p. 467.

(2) Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, dans : *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1979, p. 116.

soutenait une polémique contre l'épopée. Térence a coutume d'opposer les tendances anciennes et modernes dans ses prologues [...]. Au Ier siècle av. J.-C., les *poetae novi*, ou ne^vteroi [...] s'opposaient à la tendance ancienne d'Ennius. Ils seront eux-mêmes remplacés par les poètes du siècle d'Auguste, qui se prétendent à leur tour « modernes »⁽³⁾.

Hans Robert Jauss poursuit l'histoire et l'étude de cette notion de « modernité » et, reprenant les analyses de Curtius, il déclare :

Le mot « modernité », qui doit en principe exprimer l'idée que notre temps se fait de lui-même dans sa différence, sa « nouveauté » par rapport au passé, présente — si l'on considère l'emploi qui en a été fait dans la tradition littéraire — ce paradoxe de démentir à l'évidence à tout instant, par sa récurrence historique, la prétention qu'il affirme. Il n'a pas été créé pour notre temps, et il ne semble pas propre non plus à caractériser plus généralement de façon pertinente ce qui fait l'unicité d'une quelconque époque⁽⁴⁾.

Ainsi, si de nombreuses générations d'écrivains ont été appelées « modernes » depuis l'Antiquité, le sens même du terme *moderne* a évolué. Curtius se trompait,

ce sens ne se réduit pas à celui d'un simple *topos* littéraire intemporel. Il se déploie bien plutôt à travers les changements d'horizon de l'expérience esthétique, et nous pouvons le découvrir dans sa fonction de délimitation historique chaque fois que se fait jour, pour une nouvelle conscience de la modernité, l'opposition déterminante — l'élimination d'un passé par la conscience historique qu'un nouveau présent prend de lui-même⁽⁵⁾.

C'est ainsi que nous entendrons le concept de « modernité » : conscience d'un moment — pour nos auteurs, celui des premières années du XIX^e siècle —, conscience historique « qu'un nouveau présent prend de lui-même ». Présent qui ne sera pas celui de Baudelaire, quelques dizaines d'années plus tard.

Peut-on envisager ce début du XIX^e siècle comme moment d'émergence d'une nouvelle conscience moderne ? Traditionnellement, cette époque est perçue comme une période transitoire, entre les Lumières du XVIII^e siècle et l'avènement du Romantisme français. C'est méconnaître la spécificité du moment : la France vient de connaître la Révolution et la Terreur, Bonaparte remporte de francs succès en Italie... Les écrivains — s'il est vrai que leurs publications sont peu nombreuses en ce début de siècle — tentent, pour certains, de comprendre leur moment, et d'envisager le possible avenir des Lettres dans

(3) Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, trad. de Jean Bréjoux, Paris, PUF, 1956 ; réédition coll. Presses Pocket Agora, 1991, p. 395.

(4) Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, trad. de Claude Maillard, Paris, Gallimard, 1978 ; réédition coll. Tel, 1994, p. 158.

(5) *Ibid.*, p. 161.

la société post-révolutionnaire. Le rapport aux Lumières, les ouvertures vers le futur Romantisme sont certes indéniables ; cependant, il serait insuffisant (insatisfaisant) de n'étudier cette période qu'en relation avec les Lumières passées (qui certes n'ont cessé de briller, notamment auprès de Mme de Staël) ou avec le Romantisme futur (dont on fait de Chateaubriand l'auguste père)⁽⁶⁾. L'aube du XIX^e siècle est un moment de recherches, de tâtonnements, de propositions liés aux débats esthétiques et politiques du moment, pour des auteurs comme Mme de Staël ou Chateaubriand⁽⁷⁾. L'expérience d'une « nouvelle modernité » ne se fait pas sans heurt : dans le trouble de l'après-Révo- lution, dans la disparition ou la mutation progressive des particularités sociales, politiques mais aussi culturelles d'un régime désormais aboli, et dès lors que l'on choisit d'assumer en littérature ce bouleversement, la phrase de Rimbaud s'impose, dans sa nécessité : « Il faut être absolu- ment moderne ».

Chateaubriand et Mme de Staël ressentiront toujours cette nécessité, mais leurs orientations ne sauraient, bien sûr, se confondre. Ils ne portent pas, il est vrai, en ces premières années du siècle, un même regard sur la littérature, sur la société, sur les gouvernements qui se succèdent. Mais *leurs regards se croisent*, s'interpellent, se cherchent. À ce carrefour, ils s'enrichissent mutuellement, modifiant leur perspective. Aussi la phrase sur Mme de Staël de Simone Balayé est-elle révélatrice :

Ainsi son œuvre se place-t-elle à la croisée de chemins très divers, et dans un milieu exceptionnellement favorable d'hommes de talent qui, eux-mêmes, ont publié des œuvres capitales⁽⁸⁾.

En 1800, Chateaubriand a trente-deux ans. Il débarque à Calais le 21 avril, après avoir voyagé en Amérique, craignant les persécutions à l'endroit des aristocrates modérés, puis émigré en Angleterre, où il a fait ses premières armes en littérature. Il a dans ses bagages ce qui constituera bientôt le *Génie du Christianisme* et *Les Natchez*. Mme de Staël a trente-quatre ans ; fille de Jacques Necker, ministre des Finances de Louis XVI, elle a pris parti pour la République en 1795. Elle a résisté à la Terreur : ses opinions et amitiés lui valent souvent de s'exiler loin de Paris. Son premier ouvrage majeur, *De la littérature*, paraît en 1800.

(6) Simone Balayé remarque ainsi que c'est une période « plus riche en événements politiques que littéraires, éclipsée de surplu par le triomphe des Lumières et du Romantisme, qui polarisent de nos jours les chercheurs. » (Simone Balayé, *Madame de Staël. Lumières et Liberté*, Paris, Klincksieck, 1979, p. 7.)

(7) Certains de ces recherches, tâtonnements et propositions seront précisément l'objet de notre étude.

(8) Simone Balayé, *Préface* à Mme de Staël, *Corinne ou l'Italie*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1992.

Chateaubriand et Mme de Staël se seraient rencontrés dès 1797. Mais, pour nous, le premier moment d'un *croisement de regards*, qui est aussi celui d'une opposition nette entre nos deux personnages, correspond à la parution de la *Lettre au citoyen Fontanes sur la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël*, dans le *Mercure de France* du 22 décembre 1800⁽⁹⁾. Cette lettre ouverte est le lieu de confrontation de deux conceptions différentes sur la littérature et, bien plus, sur le mouvement historique de notre civilisation depuis l'Antiquité. L'ouvrage dont il est question dans cette lettre est le tout récent *De la littérature* de Mme de Staël, dans lequel elle tente de tracer l'évolution de la littérature, en relation avec les institutions sociales. Ce qui anime le mouvement du texte est le principe du progrès, de la *perfectibilité* de l'homme, notion empruntée aux philosophes des Lumières, et qu'avait inventée Rousseau dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité*⁽¹⁰⁾. Mme de Staël dépose ses pages devant l'autel du progrès. Cette « religion » n'a pas l'assentiment de Chateaubriand : face à la *perfectibilité*, Chateaubriand brandit le *Christ* :

À présent, mon cher ami, il faut que je vous dise ma façon de penser sur ce nouveau cours de littérature. Mais en combattant le système qu'il renferme, je vous paraîtrai peut-être aussi déraisonnable que mon adversaire. Vous n'ignorez pas que ma folie, à moi, est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de Staël la *perfectibilité*. J'ai le malheur de croire avec Pascal que la religion chrétienne a seule expliqué le problème de l'homme. (*Op. cit.*, p. 107.)

Cependant, si les systèmes s'opposent, les conclusions, les implications peuvent être les mêmes :

Ce que je vais donc vous dire dans cette lettre, sera tiré presque entièrement de mon livre futur, sur le *Génie du christianisme* ou les *Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*. Il sera divertissant pour vous, de voir comment deux esprits, partant de deux points opposés, sont quelquefois arrivés aux mêmes résultats. Mme de Staël donne à la philosophie ce que j'attribue à la religion. (*Op. cit.*, p. 107-108.)

Pour tous deux, les Modernes surpassent les Anciens, et notamment en ce qui concerne le théâtre. Mais avec Chateaubriand il n'est point question de perfectibilité naturelle : le théâtre s'est perfectionné grâce aux bienfaits de la religion :

Chez les anciens, par exemple, l'humilité était une bassesse, et l'orgueil une qualité. Parmi nous, c'est tout le contraire [...]. Cette seule mutation de prin-

(9) Cette lettre est reproduite, notamment, dans la *Correspondance* de Chateaubriand, Paris, Gallimard, 1977, t. I, pp. 106-124.

(10) Ce n'est pourtant pas à Rousseau que l'on doit la définition positive de ce terme si cher à Mme de Staël. En effet, cette qualité de l'homme est, selon lui, à l'origine de son malheur (cf. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, Paris, Flammarion, coll. GF, pp. 171-172).

cipes bouleverse la morale entière. Il n'est pas difficile d'apercevoir que c'est le christianisme qui a raison, et que lui seul a rétabli la véritable nature. Mais il résulte de là que nous devons découvrir dans les passions, des choses que les anciens n'y voyaient pas, sans qu'on puisse attribuer ces nouvelles vues du cœur humain à une perfection croissante du génie de l'homme. (*Op. cit.*, p. 108.)

Mais, par delà les divergences de système, Chateaubriand reproche en outre à Mme de Staël d'avoir passé sous silence l'influence du christianisme sur l'esprit humain, et notamment, dans le domaine philosophique. Le chrétien devient provocateur :

Étrange destinée des chrétiens ! Brûlés sous Néron, pour cause d'athéisme ; guillotins sous Robespierre, pour cause de crédulité : lequel de ces deux tyrans eut raison ? Selon la loi de la *perfectibilité*, ce doit avoir été Robespierre. (*Op. cit.*, p. 113.)

et même virulent :

Mme de Staël, se hâtant d'élever un système, et croyant apercevoir que Rousseau avait plus pensé que Platon [...] s'est imaginé tenir tous les fils de l'âme et de l'intelligence humaine ; mais les esprits pédantesques, comme moi, ne sont point du tout contents de cette marche précipitée. Ils voudraient qu'on eût creusé plus avant dans le sujet ; qu'on n'eût pas été si superficielle ; et que, dans un livre où l'on traite de la chose la plus grave du monde, la pensée de l'homme, on eût moins senti l'imagination, le goût du sophisme, et la pensée inconstante et versatile de la femme. (*Op. cit.*, p. 111.)

Pourtant, Mme de Staël reconnaît que le christianisme a été un élément déterminant du perfectionnement de l'esprit. Elle se méfie simplement des prêtres et de leurs fausses interprétations, qui entravent la bonne progression des Lumières dans le monde :

Dans tous les pays où les prêtres dominant, tous les maux et tous les préjugés se sont trouvés quelquefois réunis⁽¹¹⁾.

Le catholicisme, désormais, selon Mme de Staël, fait rétrograder l'esprit humain. Il était donc indispensable à Chateaubriand de combattre ces affirmations. Toute la lettre tend ainsi à montrer que les seuls progrès de l'homme ne tiennent qu'à l'épanouissement du génie chrétien, et, vers la fin de sa lettre, il s'adresse à Mme de Staël, — et, nous semble-t-il, cette déclaration publique résume bien l'intégralité de cette missive :

« Vous êtes sans doute une femme supérieure : votre tête est forte, et votre imagination quelquefois pleine de charmes [...]. Votre expression a souvent de l'éclat et de l'élévation.

(11) Mme de Staël, *De la littérature*, Paris, Flammarion, coll. GF, 1991, p. 188.

« Mais malgré tous ces avantages, votre ouvrage est bien loin d'être ce qu'il aurait pu devenir [...]. Le sophisme des idées repousse, l'érudition ne satisfait pas, et le cœur surtout est trop sacrifié à la pensée. D'où proviennent ces défauts ? de votre philosophie [...]. Si vous êtes sensible à la renommée, revenez aux idées religieuses. Je suis convaincu que vous avez en vous le germe d'un ouvrage beaucoup plus beau que tous ceux que vous nous avez donnés jusqu'à présent. Votre talent n'est qu'à demi-développé ; la philosophie l'étouffe [...] » (*Op. cit.*, p. 122.)

Car le *génie* ne peut être que chrétien. Mme de Staël entendra-t-elle ce sermon inspiré ?

Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est grâce à cette lettre — qui d'ailleurs fera connaître le jeune Chateaubriand, bien plus que son *Essai sur les Révolutions* publié en 1797 — que s'établiront les relations entre ces deux écrivains... Étrange aussi, leurs relations seront des plus amicales, tendres. Comment de cette violente opposition a pu naître une véritable complicité, qui durera jusqu'à la disparition de Mme de Staël en 1817 ? Mais nous n'avons fait, au travers de cette lettre, qu'esquisser les héritages spirituels, les influences qui ont forgé les convictions et croyances de chacun. Qui sont-ils, en ce siècle naissant, et surtout, d'où viennent-ils ? Et les partis pris par chacun sont-ils, à proprement parler *modernes* (dans le cadre de définition que nous nous sommes donné) ?

Ce que nous avons pu observer et établir entre Mme de Staël et Chateaubriand ne saurait être véritablement éclairant si on n'examine pas les fondements de leur système, leur croyance, sans regarder de plus près l'évolution particulière de nos deux écrivains jusqu'à cette année 1800, particulièrement vis-à-vis des Lumières passées, et du traumatisme révolutionnaire⁽¹²⁾.

Dans la *Préface à la seconde édition de De la littérature*, Mme de Staël avoue les influences qui l'ont conduite à son système de *perfectibilité* :

Le système de la perfectibilité de l'espèce humaine a été celui de tous les philosophes éclairés depuis cinquante ans ; ils l'ont soutenu sous toutes les formes de gouvernement possible. Les professeurs écossais, Ferguson en particulier, ont développé ce système sous la monarchie libre de la Grande-Bretagne. Kant le soutient ouvertement sous le régime encore féodal de l'Allemagne. Turgot l'a professé sous le gouvernement arbitraire, mais modéré, du dernier règne ; et Condorcet, dans la proscription où l'avait jeté la sanguinaire tyrannie qui devait le faire désespérer de la république, Con-

(12) Dans le cadre de cet article, nous ne pouvons explorer les détails biographiques. Nous renvoyons donc (entre autres), pour plus de précision, à l'ouvrage de Victor-L. Tapié consacré à Chateaubriand (*Chateaubriand par lui-même*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1965), et à l'excellent *Madame de Staël. Lumières et liberté*, déjà cité, de Simone Balayé.

dorcet, au comble de l'infortune, écrivait encore en faveur de la perfectibilité de l'espèce humaine. (*Op. cit.*, p. 59-60.)

Mme de Staël se pose ainsi en digne héritière des Lumières. L'ouvrage-même *De la littérature* apparaît comme l'application dans le domaine des lettres de la célèbre *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Condorcet, dans son introduction, écrit ce que Mme de Staël elle-même aurait pu placer en préface à son œuvre :

Ce tableau est donc historique, puisque, assujéti à de perpétuelles variations, il se forme par l'observation successives des sociétés humaines aux différentes époques qu'elles ont parcourues [...]. Ces observations, sur ce que l'homme a été, sur ce qu'il est aujourd'hui, conduiront ensuite aux moyens d'assurer et d'accélérer les nouveaux progrès que sa nature lui permet d'espérer encore.

Tel est le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer, par le raisonnement et par les faits [...] que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendante de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autres terme que la durée du globe où la nature nous a jetés⁽¹³⁾.

Peut-être, plus encore, la lecture de Rousseau a-t-elle profondément marqué, orienté la jeune Germaine Necker. Elle lui consacra tout un ouvrage en 1788, les *Lettres sur les écrits de J.-J. Rousseau*. Chez lui elle découvre un des traits fondamentaux qui parcourent son œuvre, l'impossibilité de dissocier raison et sentiment. Grâce à lui, elle explore la « passion réfléchissante », découvre que la réflexion est intimement liée à la souffrance, cependant qu'elle conduit à la création littéraire. Ses premiers écrits portent déjà cette orientation, qui se révélera avec éclat dans *Corinne et Delphine*.

Mais comment hériter des Lumières, tout en voulant être moderne ? Mme de Staël résout de façon évidente ce paradoxe apparent : le message des Lumières n'est pas foncièrement lié à un moment historique, à une société donnée. Pourtant la Révolution a passé là, qui a profondément marqué la société, et bouleversé maintes théories des Lumières. Parlera-t-on de progrès, en considérant les événements de la Terreur (souvenons-nous de la pique de Chateaubriand lancée à ce sujet) ? La philosophie éclairée n'en perd pas pour autant ses fondements : le « culte de la raison » doit se poursuivre, Mme de Staël en fait son *credo* :

Que ne puis-je rappeler tous les esprits éclairés à la jouissance des méditations philosophiques ! Les contemporains d'une révolution perdent souvent tout intérêt à la recherche de la vérité. Tant d'événements décidés par la force, tant de crimes absous par le succès [...] ; tout lasse de l'espérance les hommes les plus fidèles au culte de la raison. Néanmoins ils doivent se rani-

(13) Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Flammarion, coll. GF, 1988, pp. 80-81.

mer en observant, dans l'histoire de l'esprit humain, qu'il n'a existé ni une pensée utile, ni une vérité profonde qui n'ait trouvé son siècle et ses admirateurs. (*Op. cit.*, p. 66.)

Ainsi les Lumières peuvent-elles pleinement éclairer le siècle à venir : le XIXème sera voué au culte de la raison, devra révéler la perfectibilité humaine, pour valider les acquis de la Révolution, et nous préserver d'un retour de la Terreur (en manière d'un *Plus jamais ça*). Lumières et Révolution ouvrent sur l'espérance d'un siècle meilleur. Dieu a aussi sa place dans cet espoir : en effet, et contrairement à ce que pourrait laisser penser le sermon de Chateaubriand, Mme de Staël a la foi chrétienne. Au moment de mourir, en 1817, elle déclare : « J'ai toujours été la même, vive et triste. J'ai aimé Dieu, mon père et la liberté »⁽¹⁴⁾. Mais son Dieu est protestant, celui de Chateaubriand, catholique. La religion est intérieure (elle n'accepte que l'Évangile), et la foi protestante accompagne la foi en la perfectibilité de l'esprit humain.

Sommes-nous si loin de Chateaubriand ? Ne s'est-il pas lui aussi formé au travers des lectures des philosophes des Lumières ? Ne tourne-t-il pas, en cette année 1800, sa foi chrétienne vers l'espoir d'un siècle meilleur ? Ne tente-t-il pas, lui aussi, d'assumer positivement l'événement révolutionnaire ? Chateaubriand de fait s'attache à comprendre un tel événement : l'*Essai sur les révolutions*⁽¹⁵⁾, l'ouvrage qu'il publia à Londres en 1797, porte les traces de la lecture de Jean-Jacques, mais surtout de Raynal. Comme Raynal, religieux qui fut porté martyr de la philosophie et symbole de la lutte contre le despotisme en 1781, et qui renia son idéal durant la Révolution⁽¹⁶⁾, Chateaubriand ne croit pas — ne peut plus croire — en une *perfectibilité* de l'esprit humain, en un progrès indéfini des mœurs et des sociétés. Œuvre d'une certaine manière désabusée, l'*Essai* envisage l'évolution d'une société de manière cyclique : les sociétés se répètent, commençant par la liberté, se concluant par la dictature. En effet, la leçon des temps passés est claire :

« L'histoire des peuples est une échelle de misère dont les révolutions forment les différents degrés⁽¹⁷⁾. »

La religion catholique elle-même, dans l'*Essai*, n'ouvre pas vraiment sur l'espérance. Chateaubriand intitule le chapitre LV de la Deuxième partie de l'*Essai* : « Quelle sera la religion qui remplacera le Christianisme ? ». Il y suppose que le Christianisme va disparaître. Dès

(14) Cité par Simone Balayé, *op. cit.*, p. 7.

(15) Le titre complet est d'ailleurs *Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*.

(16) Il fut chassé de France pour avoir « commis » une *Histoire des deux Indes* trop audacieuse aux yeux du régime.

(17) *Essai sur les révolutions - Génie du christianisme*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1978, p. 51.

lors, sans religion, que reste-t-il de lumière aux hommes ? Les fruits de la raison éclairée apporteront-ils le salut ?

Ne serait-il pas possible que les peuples atteignent à un degré de lumières et de connaissances morales, suffisant pour n'avoir plus besoin de culte ? [...] Que deviendront les hommes ?

Deux solutions :

Ou les nations, après un amas énorme de lumières, deviendront toutes éclairées, et s'uniront sous un même gouvernement, dans un état de bonheur inaltérable ;

Ou, déchirées intérieurement par des révolutions partielles, après de longues guerres civiles et une anarchie affreuse, elles retourneront à la barbarie [...].

Si nous jugeons du futur par le passé, il faut avouer que cette solution convient mieux que l'autre à notre faiblesse. (*Op. cit.*, p. 429-430.)

La conscience moderne de Chateaubriand est une conscience désenchantée. La difficulté du jeune émigré à Londres est d'adhérer à son temps : « Le mal, le grand mal, c'est que nous ne sommes point de notre siècle⁽¹⁸⁾. »

Est-il alors possible de revenir au monde, de former un projet d'écrivain qui réponde à cette nécessité d'être « absolument moderne » — ce qui nécessite une implication du sujet dans son moment historique ? Oui, et cela se fera grâce à l'écriture du *Génie du christianisme*. Que de chemin parcouru, dirons-nous, entre cet *Essai* et le *Génie du christianisme*, sur lequel il travaille au moment de la rédaction de la *Lettre*⁽¹⁹⁾ ! Comment comprendre l'évolution de Chateaubriand entre ces deux ouvrages ?

On s'est beaucoup interrogé sur la conversion de Chateaubriand, du moins sur son retour au catholicisme. Pour certains, la mort de sa mère, très dévote et affligée de sa conduite passée, qui avait supplié sur son lit de mort qu'il revînt à la religion, puis celle de sa sœur, furent décisives. Chateaubriand lui-même en fait l'aveu, dans la Préface à la première édition du *Génie* :

Ces deux voix sorties du tombeau [...] m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles, ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré, et j'ai cru⁽²⁰⁾.

Cependant, la chronologie réfute l'aveu : en particulier, le *Génie* était déjà en chantier lorsqu'il apprend la mort de sa sœur en juillet 1799. On

(18) *Ibid.*, p. 42.

(19) Chateaubriand place précisément cette *Lettre* dans l'esprit du *Génie* : « Ce que je vais donc vous dire dans cette lettre, sera presque entièrement tiré de mon livre futur... » (*Correspondance*, t. I, p. 107). Il ira même jusqu'à signer (et donc à s'envisager surtout comme) « L'auteur du *Génie du christianisme* » (*ibid.*, p. 123).

(20) *Préface* de la première édition, dans : *Essai sur les révolutions - Génie du christianisme*, p. 1281.

peut alors supposer que Chateaubriand a su saisir l'air du temps, dans l'espoir du succès. Supposition que semblent confirmer deux lettres que l'auteur adresse à Baudus, la première datée du 5 avril 1799 :

J'ai un petit manuscrit sur *la Religion chrétienne, par rapport à la morale et à la poésie*. Cet ouvrage est *très chrétien*, fort analogue à la circonstance, et ne saurait guère manquer de ce succès attaché aux ouvrages de circonstance. (*Op. cit.*, p. 89.)

L'autre est du 6 mai 1799 :

Cet ouvrage est un ouvrage de circonstance commencé à la prière de Fontanes [...]. Je ne crois pas que l'opuscule sur *la religion*, etc., puisse manquer sa vente, à cause du nombreux parti qui le porte, tant au-dehors qu'au-dedans de la France. (*Op. cit.*, p. 91.)

Le débat reste ouvert. Les deux ouvrages cependant, l'*Essai* et le *Génie*, ne sont pas en contradiction totale. De l'un à l'autre on observe une progression de la pensée de Chateaubriand. Déjà l'*Essai* affirmait qu'« il faut une religion, ou la société périt »⁽²¹⁾.

Ainsi, du constat de l'écroulement des sociétés faute de religion, nous passons à la renaissance sociale par le christianisme, aux bienfaits conservateurs, aux vertus constructives. L'enchantement reprend le dessus, et, ce nous semble, se révèle une volonté ferme d'envisager un avenir possible — et meilleur — pour la société française, particulièrement dans les domaines politique et littéraire. Avenir où Chateaubriand espère avoir, bien sûr, une place de choix. Chez Chateaubriand et Mme de Staël, émerge précisément une nouvelle conscience de la modernité, et, comme le dit Jauss, « se fait jour [...] l'opposition déterminante — l'élimination d'un passé par la conscience historique qu'un nouveau présent prend de lui-même. » Ainsi leurs regards ne pouvaient-ils que se croiser, quoique partis de systèmes et croyances différents. Que résulte-t-il de cette rencontre ? Ne peut-on voir dans le dialogue qu'ils entretiendront se dégager un même élan, une esthétique toute nouvelle ?

Nous savons, en fait, très peu de choses des rencontres entre Chateaubriand et Mme de Staël. Certes, certains passages des *Mémoires d'Outre-Tombe* s'intéressent à celles-ci. Mais ce qui focalise notre attention est bien plutôt les lettres échangées entre eux, dans les premières années du siècle. Cette correspondance durera près de dix ans, de 1801 à 1810. Dès les premières lettres de 1801 — à peine un an après la lettre à Fontanes — les qualificatifs sont des plus amicaux, voire tendres : « mon excellente amie », « je salue tendrement ma bonne amie », et Chateaubriand signe du petit nom que lui avait attribué Mme de Staël : « Francis »⁽²²⁾. Doit-on voir là les seules manières, les simples politesses

(21) *Essai sur les révolutions - Génie du christianisme*, p. 429.

entre deux habitués des salons amenés à se rencontrer, à user de leurs relations pour arriver à leurs fins — relations qu'il faut donc entretenir ? S'il est vrai que le jeu entretenu de la correspondance participe de la volonté de chacun de briller socialement, qu'il entre dans une stratégie littéraire marquée (les lettres en effet sont le lieu de morceaux de bravoure, le « littérateur » aiguisant en toute occasion sa plume, posant sa voix), il n'en reste pas moins qu'un lien les unit, qu'on ne saurait minimiser. En effet, et malgré l'événement de la *Lettre à M. de Fontanes*, Mme de Staël, dont le salon est parmi les plus en vue de Paris, et qui ne perdra point son prestige durant son séjour-exil à Coppet, en Suisse, interviendra pour que Chateaubriand puisse revenir d'exil en 1801⁽²³⁾. Chateaubriand ne l'oubliera pas, comme le montre cette lettre datée du 12 juillet 1801 :

Il serait en vérité difficile de ne pas vous aimer après tous les services que vous m'avez rendus et tant de choses aimables que vous m'avez dites. (*Op. cit.*, p. 139.)

Leurs cœurs s'unissent lors de la mort de leur amie commune Mme de Beaumont, le 4 novembre 1803. Dans une lettre du 9 novembre, Chateaubriand écrit à Mme de Staël :

Me voilà encore une fois seul sur la terre [...]. Si vous conservez encore quelque bienveillance pour moi, vos lettres me seront un grand soulagement : je suis comme un enfant qui a peur dans la solitude, et qui a besoin d'entendre au moins quelque voix amie, pour se rassurer. (*Op. cit.*, p. 280-281.)

C'est par cette lettre que Mme de Staël apprend la mort de son amie. Elle répond à Chateaubriand le 3 décembre 1803, lui exprime son besoin de se sentir entourée :

Mon cher Francis, donnez-moi une place dans votre vie. Je vous admire, je vous aime, j'aimais celle que vous regrettez. Je suis une amie dévouée, je serai pour vous une sœur [...]. Faites que, de quelque manière, nous nous réunissions. Est-ce que vous ne sentez pas que mon esprit et mon âme entendent la vôtre, et ne sentez-vous pas en quoi nous nous ressemblons, à travers nos différences⁽²⁴⁾ ?

Comme dans toute grande amitié, il y a conflits, tensions, et silences. Nous disposons de dix-neuf lettres de Chateaubriand à Mme de Staël, et seulement de deux de Mme de Staël à Chateaubriand. C'est donc au travers des lettres du jeune écrivain que se révèlent avec le plus d'acuité les relations qui les unissent et que paraissent les points de discorde,

(22) Chateaubriand, *Correspondance*, t. I, pp. 136-137.

(23) Mme de Staël soutient en effet la cause de Chateaubriand auprès de Fouché au sujet de sa radiation de la liste des émigrés, qui sera décrétée le 21 juillet.

(24) Mme de Staël, *Choix de lettres*, Paris, Klincksieck, 1970, p. 237. Cette lettre est intégralement reproduite dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. cit., t. I, p. 523.

dès 1801 ; notamment, quand Chateaubriand se défend d'avoir fait lire les lettres qu'il reçoit de sa bonne amie des Alpes :

Quant à moi je vous assure sur mon *honneur le plus sacré que jamais je n'ai montré une ligne de votre écriture à qui que ce soit* [...] Voilà tout ce que j'ai à dire pour mon excuse, je vous ai écrit une longue lettre à laquelle vous n'avez pas répondu. J'attends votre réponse. (*Op. cit.*, p. 146.)

Chateaubriand recevra sa réponse, une « aimable lettre » (*ibid.*, p. 151). Malgré ces incidents de parcours, les deux écrivains se consolent et se soutiennent : leurs lettres sont le lieu d'attentions réciproques toujours réitérées. Ils se révèlent aussi, mettant leur cœur à nu (aussi est-il désagréable d'être livrée par un ami à des regards inconnus), ou plutôt, ils révèlent le cœur du *character* qu'ils interprètent dans leurs échanges. Tels ils veulent être perçus, tels ils se présentent l'un à l'autre. Ainsi Chateaubriand, dans une lettre du 24 juin 1802 :

Je ne sais rien de ma destinée ; je cherche de toutes parts une petite chaumière où je puisse m'ensevelir. Je renonce à tout, hors à quelques souvenirs. Penserez-vous quelquefois à moi dans mon désert ? (*Op. cit.*, p. 159.)

Mais surtout : leurs lettres révèlent leur goûts littéraires, dévoilent les regards échangés sur leurs œuvres — leur réception mutuelle. C'est par ces rencontres d'impressions de lecture, de jugements que se dessinent les traits propres d'une esthétique moderne, qu'émergent les caractéristiques de la conscience moderne de l'écrivain. En 1801, Chateaubriand écrit à Mme de Staël :

Quand vous serez lasse du monde, je vous prêcherai les *folies de la solitude*. Ce sont celles de mon *René* que vous ne connaissez pas, peut-être l'aimerez-vous mieux que cette sauvage *Atala* un peu grossière à Paris. (*Op. cit.*, p. 152.)

Mme de Staël a apprécié *Atala*, elle aimera *René* : à Mortefontaine, chez Joseph Bonaparte, elle lisait des pages de ces œuvres⁽²⁵⁾. Si Chateaubriand a décidé, un peu à la manière d'un Rousseau, de se retirer du monde, Mme de Staël continue, autant qu'elle le peut, de recevoir et de se rendre en société. Elle n'en est pas moins *solitaire*, tourmentée, comme le montrent les analyses de Jean Starobinski et celles de Simone Balayé⁽²⁶⁾. Ses personnages sont pour la plupart des êtres souffrants, Sapho, Corinne, Delphine... La solitude de Chateaubriand, la souffrance intérieure de Mme de Staël, participent d'une même conscience

(25) Méneval écrit ainsi, dans ses *Mémoires* (cité par Béatrix d'Andlau, Pierre Christophorov et Pierre Riberette dans : Chateaubriand, *Correspondance générale*, t. I, p. 473) : « Mme de Staël [...] se faisait alors la protectrice de M. de Chateaubriand, et charmait les soirées par la lecture d'*Atala* et de *René* ».

(26) Jean Starobinski, « Suicide et mélancolie chez Mme de Staël », dans : *Madame de Staël et l'Europe*, Actes du 1er Colloque de Coppet, Paris, Klincksieck, juillet 1966, pp. 242-252 et Simone Balayé, *op. cit.*, pp. 201-208.

moderne, celle du malheur. L'expression du malheur est un leitmotiv de leur correspondance : Chateaubriand, à la mort de Mme de Beaumont en 1803, écrit à son amie, reprenant presque à la lettre la phrase des *Réveries du promeneur solitaire* : « Me voilà encore une fois seul sur la terre »⁽²⁷⁾.

Lorsque paraît *Delphine*, Chateaubriand est particulièrement charmé par cette expression du malheur. Il écrit à Mme de Staël en janvier 1803 :

Que vous dirai-je de *Delphine* ? Ce que vous me disiez du *Génie du christianisme*. Avec des ciseaux je ferai une *Delphine* pour moi. Vous voulez retrancher tous mes Mystères ; je retranche la plus grande partie de votre troisième volume [...]. Au reste l'esprit abonde dans l'ouvrage. Ce qui me charme surtout, c'est que le malheur y est supérieurement exprimé et même si bien, que je tremble pour vous. Je n'ai guère lu de pages plus touchantes que celles où vous peignez le père de Mme de Cerlebe. (*Op. cit.*, p. 178-179.)

Le malheur n'est pas seulement un motif primordial de littérateur, il est aussi un des liens essentiels qui les font converser. Les dix-neuf lettres de Chateaubriand sont révélatrices : nombreuses sont celles qui s'ouvrent par un lamento ; c'est par ailleurs la mort de Mme de Beaumont, « triste sujet »⁽²⁸⁾, qui vient réanimer une correspondance qui déclinait. La condition d'exilés — exilés de France, de leur temps —, le fossé qui se creuse entre les écrivains et le pouvoir qui s'incarne désormais en un seul individu, l'Empereur, les obligent à se soutenir, les invitent à se plaindre.

Le voyage ne sert en rien de divertissement : il doit apporter la paix dans la souffrance, l'accalmie. Ce que recherchent l'un et l'autre, ce n'est pas à échapper à cette souffrance, qui en fait les constitue, leur donne corps et encre, mais à trouver le lieu, le moment, après s'être détachés des contingences, où apprécier chacun sa peine, se laisser pénétrer d'une douce tristesse. Alors que Mme de Staël s'est rendue à Rome auprès du monument funèbre de Mme de Beaumont, Chateaubriand lui écrit :

Vous êtes au milieu de ces ruines où j'ai tant souffert. Vous avez visité sans doute les cendres de notre amie. Vous avez sous les yeux le monument que j'ai fait élever à sa mémoire. Je regrette de n'être pas là avec vous [...].

J'espère que vous aurez trouvé comme moi à Rome un grand *apaisement* de l'âme [...] les événements du monde ne méritent pas qu'on s'en occupe un seul moment [...].

(27) Les *Réveries* commencent par cette phrase : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même » (Rousseau, *Œuvres complètes*, t. 1, Le Seuil, coll. L'Intégrale, 1967, p. 501).

(28) *Op. cit.*, p. 280.

Parlez-moi beaucoup de vous, de vos voyages, de vos peines, et de vos plaisirs et comptez sur l'attachement de Francis. (*Op. cit.*, p. 280.)

Le découragement, la tentation du suicide ne sont pas loin⁽²⁹⁾. Face à Bonaparte, qui affiche « un mépris profond pour toutes les richesses intellectuelles de la nature humaine : vertu, dignité de l'âme, religion, enthousiasme »⁽³⁰⁾, l'écrivain ne peut trouver le repos. Chateaubriand confie en 1805 à Mme de Staël :

Je suis las de la France et j'ai besoin de paix. Dans ce pays on n'éprouve que des tracasseries. Tracasseries politiques, tracasseries de société, de coteries, d'amis même. [...] Nous avons toujours été ennemis déclarés de notre repos et de celui des autres. [...] Quel espoir ai-je d'y avoir jamais le repos et l'aisance ? [...] Il faut se retirer en soi et y vivre : heureux qui a comme l'abeille une ruche et un peu de miel pour l'hiver. (*Op. cit.*, p. 371-372.)

Reste la foi dans l'œuvre à venir : elle sera l'occasion d'explorer la conscience de l'homme, de percer l'âme, d'exprimer le tourment incessant de l'esprit, une fois « retiré en soi ». Il s'agit alors, dans une attitude profondément moderne, de réinventer la mélancolie.

Dans *De la littérature*, Mme de Staël voit dans la mélancolie le principe de la littérature des peuples du Nord :

La mélancolie, ce sentiment fécond en ouvrages de génie, semble appartenir presque exclusivement aux climats du Nord. (*Op. cit.*, p. 202.)

C'est un des apports essentiels à notre littérature nationale. La mélancolie ne vient nullement s'opposer à l'idée d'un progrès de l'esprit humain, aidé ou non des lumières divines. Bien au contraire, l'écrivain détaché des contingences, au cœur de la méditation, participe au mouvement général du progrès. Car, à la différence de la nostalgie, où l'on croit toujours possible le retour à une situation passée regrettée, où la conscience effectue un mouvement rétrospectif pour revivre cette situation, la mélancolie est un travail de deuil : elle est le sentiment douloureux d'un passé à tout jamais révolu, l'expérience d'un manque, celui d'une existence passée ou rêvée, impossible et comprise comme telle. Elle ouvre donc sur un avenir, où devra se réaliser ce qui doit être, ce qui doit combler le manque.

Aussi, pour Mme de Staël, la littérature ne prend sens que si l'auteur se sacrifie à son œuvre. Le malheur de l'existence de l'auteur conduit à la posture mélancolique, dans l'acte d'écriture, où l'on peut (re-)naître et vivre. La définition que Jean Starobinski applique à ce terme de « mélancolie » au sujet des œuvres de Mme de Staël nous paraît juste :

(29) Cf. Jean Starobinski, *op. cit.*

(30) Mme de Staël, *Dix années d'exil*, Paris, Fayard, 1996, p. 93.

La mélancolie, dont elle parle si souvent et dont elle fait presque la condition principale de la grande littérature moderne, ne doit pas s'entendre comme le climat morose des passions incertaines et réprimées ; c'est l'état d'âme de celui qui mène une existence posthume au-delà de son désir et de sa vie personnelle à tout jamais consumés. [...] La littérature devient désormais l'œuvre d'une réflexion issue de la douleur, mais rendue comme étrangère à sa propre aventure⁽³¹⁾.

La mélancolie, comme échappatoire au malheur : c'est précisément ce qui nous semble guider l'écriture de Mme de Staël, mais aussi de Chateaubriand, conscients de l'incomplétude de leur destinée, éternels exilés de leur nation et de leur temps. L'écrivain mélancolique trouve la paix loin des tracasseries. C'est en adoptant cette posture que pourront s'écrire les *Mémoires d'Outre-Tombe*, mémoires d'un être sacrifié en faveur de l'œuvre, où s'abolit « l'existence personnelle empirique (où l'écrivain vit réellement son bonheur et son malheur) au bénéfice de l'existence seconde qu'il poursuit dans son œuvre »⁽³²⁾. L'œuvre littéraire est, de ce fait, d'*outré-tombe*.

Le héros romanesque, chez Mme de Staël ou Chateaubriand, sera mélancolique. On le reconnaîtra en René, dont l'imagination fertile le conduit en des états d'inquiétude profonde⁽³³⁾. Ce qu'il déclare ici a les accents que l'on a pu trouver dans la correspondance de Chateaubriand :

Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie, que je ne l'avais été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas ; Mon âme, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher ; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais [...]. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré⁽³⁴⁾.

Pourtant, le héros mélancolique sera couronné. Corinne et René auront pour frères de peine Adolphe, Chatterton, ou le triste Olympio... Exclus d'un monde où ils n'ont pas leur place, où on leur refuse un statut, ainsi réfugiés en eux-mêmes, ces héros s'en remettent aux pouvoirs de l'imagination — et ces explorations, confessions, examens trouveront des fidèles. L'autel du XIX^e siècle sera consacré au culte de l'imagination :

(31) Jean Starobinski, *Table d'orientation*, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. Poche suisse, 1989, p. 87.

(32) *Ibid.*, p. 109.

(33) Ce qu'écrivit Hans Robert Jauss (*op. cit.*, p. 188) va en ce sens : « Le sentiment de la modernité, que Chateaubriand définit comme « le vague des passions » — disposition inconnue de l'Antiquité — et qu'il a personnifié dans son *René*, s'évade du présent parce qu'il croit ne pouvoir appréhender la beauté que sous les espèces de ce qui n'est plus [...] ».

(34) Chateaubriand, *Atala - René*, Paris, Garnier-Flammarion, coll. GF, 1964, pp. 156-157.

L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide ; et, sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout⁽³⁵⁾.

En 1817, Mme de Staël s'éteint. Leur amie commune, Mme Récamier, achèvera de le gagner au culte de cette « grande mémoire ». L'influence de Mme de Staël, de sa pensée et de son souvenir, peut être perçue avec force après la disparition de celle-ci, notamment quand Chateaubriand, en 1826, vient annoter son déjà ancien *Essai sur les révolutions*, et qu'il corrige ce qu'il disait sur l'impossibilité des nations à progresser : « Non, le progrès des lumières est certain ; [...] le dépôt des lumières ira toujours s'accroissant »⁽³⁶⁾.

Par ailleurs, irons-nous jusqu'à dire que, de leur croisement de regards, est né ce qu'on appellera le *mal du siècle* ? Du moins prennent-ils conscience qu'un nouveau moment vient de naître, éclos des cendres révolutionnaires et s'éveillent-ils à une nouvelle modernité. Et Chateaubriand combattra toujours la nostalgie, cette « manie de s'en tenir au passé » ; peut-on, d'ailleurs, aller contre le flux du temps ? Adhérons au présent en mouvement :

Force est d'avancer avec l'intelligence humaine. Respectons la majesté du temps ; contemplons avec vénération les siècles écoulés, rendus sacrés par la mémoire et les vestiges de nos pères ; toutefois n'essayons pas de rétrograder vers eux, car ils n'ont plus rien de notre nature réelle, et si nous prétendions les saisir, ils s'évanouiraient⁽³⁷⁾.

Et s'il est vrai que ces modernes « début-de-siècle » seront éclipsés par la modernité future, qui succédera au romantisme, Chateaubriand et Mme de Staël sont emblématiques d'un moment littéraire, celui de la littérature de « l'ère nouvelle ».

Benjamin Schœmann

(35) Chateaubriand, *Essai sur les révolutions - Génie du christianisme*, p. 714.

(36) *Ibid.*, p. 430.

(37) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. cit., t. I, pp. 251-252.